

Grégory Merleau

D'Jack

24 h pourries de la vie d'un tueur

Roman



Chapitre 1

*Tueur à gages, c'est un métier comme les autres :
tous les jours on pointe, la seule différence,
c'est qu'après, on tire.*

Marc Escayrol

Je m'appelle Jack. Enfin, ce n'est pas tout à fait le nom qu'indique le registre de mon état civil. Ceci trouve son explication dans le fait que je suis né Jacques Durant. C'est une identité d'un banal édifiant, je vous l'accorde. Je suis le fils de Jeanne et Édouard Durant. Pour mes amis, je suis Jacky. Jacky, j'ai toujours trouvé ça con, c'est un prénom qui empeste la bière devant un pathétique match de l'équipe de France. Quant à ma défunte mère, qui a toujours débordé d'un amour étouffant pour son unique progéniture, j'étais Kiki. J'imagine l'esquisse d'un petit sourire narquois sur vos lèvres que je vous prierais d'effacer immédiatement.

Pour mon père, c'était « Hep ! » dans le meilleur de ses jours et « Mes couilles » après dix-huit heures, heure à laquelle il rentrait totalement torché du troquet du coin de la rue. Oui, c'est comme ça qu'il me prénommait, ce rustre connard alcoolo. J'imagine que c'était une tendre façon d'identifier son rejeton sans avoir à justifier son incapacité à exprimer un quelconque sentiment d'affection, ou bien voulait-il me rappeler insidieusement d'où je venais. Je ne saurais le dire. L'explication, s'il en existe une, s'est à tout jamais envolée après que Dieu l'ait rappelé pour siffler des Picon-bière en sa compagnie.

En fait, personne ne m'a jamais appelé par mon vrai nom qui n'aura été dans ma vie qu'un simple gribouillis sur un registre d'état civil... et qui terminera gravé sur le marbre de ma tombe. Pour tout vous dire, ça m'arrange et je m'en fous comme de l'an quarante : j'ai toujours pensé que ce prénom ne m'était pas destiné.

Très vite, Jack s'est imposé naturellement dans ma vie et s'est fondu en moi comme une seconde peau. C'est un pseudo efficace, court, avec un léger impact percutant à la prononciation, que je communique même à mes clients. Vous imaginez leur trombine si je me présentais en tant que Jacques Durant ? Bon, je ne dis pas : si je refourguais des cuisines, des aspirateurs ou des assurances vie, là oui, ce serait un nom qui mettrait en confiance. Mais pour le job que j'exerce, j'ose vous assurer que j'y perdrais

inévitablement une grande part de crédibilité. Alors, Jack a pris définitivement le devant de la scène et Jacques Durant est devenu, au fil des années, une simple couverture qui protège ma véritable identité.

Je suis ce que l'on nomme dans le jargon des bonnes gens « un tueur à gages ». Là, je vous sens tellement frappé d'étonnement que d'infimes gouttelettes de sueur doivent perler à votre front. Inspirez profondément et chassez-les d'un revers de main. Ça va aller.

Mon métier est de buter, dézinguer, refroidir, éliminer, effacer de la surface de cette foutue planète, contre rémunération substantielle, toute personne gênante, pesante ou envahissante ; les cons, les moins cons, et même les très rares « pas cons du tout », tout le monde peut y passer. Enfin, je fais quand même quelques menues exceptions : les femmes, les nains et les gosses. Oui, les femmes sont des cibles à emmerdes, mais permettez-moi d'y revenir un peu plus tard. Les nains, eux, me font marrer avec leurs proportions ridicules de poupons. Et les gosses me direz-vous ? Et bien, ils ressemblent trop aux nains. Croyez-moi, ces raisons me sont suffisantes pour ne pas les rectifier.

Bon, j'en conviens, tout ça c'est du blabla de roman noir, mais j'aime cette image du tueur embusqué qui, brutalement, lâche la purée définitive puis se volatilise sans laisser la moindre trace. Je suis de ces hommes qui, cachés dans la pénombre, font

s'abattre la lourde et définitive sentence qu'un de leurs ennemis a pu énoncer.

Mon cul, oui, n'y croyez pas un seul instant ! Certains contrats virent à d'indescriptibles boucheries. L'homme par nature n'est jamais prêt à passer l'arme à gauche, et lorsqu'il renifle l'odeur rance de la mort qui se pointe à l'horizon, il met tout en œuvre pour échapper à son triste sort.

Ce n'est pas joli, me direz-vous, tuer n'est pas très catholique. Certes, mais je ne suis ni catholique ni moraliste alors je me cogne royalement de ces foutaises de grenouilles de bénitier. Certains penseront que je suis un assassin. Je dis : faux ! Un assassin prémédite son geste ou tue par négligence, incompetence, colère ou ignorance. Moi, je tue simplement pour du fric, des gros paquets de fric. Ma seule motivation, c'est le pur cash sonnant et trébuchant.

Je fume sans aucun état d'âme, ni une once de remords ou de culpabilité, c'est ça mon job. Je laisse la gestion des conséquences à mes commanditaires. Je ne dis pas qu'au début, je ne clignais pas un peu des yeux ou que je n'avais pas le pouce légèrement tremblotant. Mais au fil du temps, mes cibles n'ont plus éveillé en moi qu'un intérêt très limité et zéro affect particulier. En fait, j'intériorise sans coup férir tous mes sentiments pour laisser le soin à mon flingue de les extérioriser.

Et puis, il y a belle lurette que je me suis fait un

avis sur la chose. L'humain est périssable et tout ça n'est finalement qu'une vulgaire question de timing. C'est une théorie psychophysique que je nomme « le second principe de la déperdition des masses » : rien ne nous isole du temps qui passe et c'est dans un même courant de mort que nous disparaîtrons. (Le premier principe s'énonçant tout simplement « fais gaffe à tes burnes, tu n'en as qu'une paire et jusqu'à preuve du contraire, ça ne repousse pas »).

En coupant un fil un peu plus tôt, je ne change rien à l'équilibre précaire de l'univers. La mort de mes clients est de toute façon inéluctable, et si je ne m'en charge pas, c'est la vie elle-même qui le fera, tôt ou tard. C'est comme ça, c'est une loi immuable, je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi qui ai établi les règles.

Je ne me définis donc pas comme un assassin – je n'aime pas ce mot, il a un sens péjoratif que je déplore et qui empeste une monstrueuse odeur d'hypocrisie –, mais si vous insistez un peu, j'accepte d'être, à vos yeux incrédules, un criminel. Le mot glace le sang, n'est-ce pas ? Laissez-moi vous poser une simple question, là comme ça : ne sommes-nous pas finalement tous des criminels ? Oui, je sais, c'est une lourde accusation que je porte là, arbitraire et loin de toute morale établie. Mais n'est-ce pas dans la nature profonde de l'homme, et dans celle de la culture des peuples, depuis toujours, que d'éliminer son prochain ? L'idée est forte, j'en conviens. Il ne faut pourtant pas grand-chose pour s'en rendre compte.

Juste ouvrir un peu les yeux et regarder au travers du miroir.

Vous êtes-vous déjà demandé dans quel pays miséreux a été confectionnée votre nouvelle paire d'Adidas flambant neuve que vous arborez si fièrement ? Savez-vous comment et sur qui sont testées les tonnes de médicaments que vous consommez à outrance à longueur d'année pour lutter contre le mal-être ou garder ce teint hâlé dont vous êtes si fier et qui contribue tant à rehausser votre ego ? Connaissez-vous la provenance de la couronne que votre dentiste, soucieux de faire de grasses économies en augmentant substantiellement ses bénéfices, tant qu'à faire, vous a scellé dans la bouche la semaine dernière ? Vous êtes-vous demandé un seul instant quelle petite main innocente a déterré cet énorme diamant de sang qui brille au doigt de madame votre épouse, pas peu fière de se prendre pour une maharani ? Et ce petit Africain affamé, vous savez, celui qui démontrera les composants radioactifs de votre ordinateur lorsqu'il vous prendra l'envie compulsive d'en acheter un nouveau, vous êtes-vous demandé ce qu'il allait devenir ? J'arrête ou je continue ?

Que ça vous plaise ou non, et j'imagine aisément votre avis sur la chose, notre liberté et notre petit confort matérialiste n'ont fait qu'appauvrir, priver, affamer, tuer, massacrer, déporter au travers de l'histoire depuis la nuit des temps. Et croyez-moi : si vous n'êtes pas celui qui appuie sur la gâchette, vous

tenez fermement la crosse. C'est difficile, j'imagine, d'entendre ça. Votre bonne éducation judéo-chrétienne ne vous a-t-elle pas enseigné l'amour et le respect de votre prochain ? Amen !

Je vous en supplie, ne venez surtout pas me seriner la bonne morale : mon père s'en est chargé à grands coups de ceinture sur la peau de mes fesses. L'histoire du monde n'est qu'un long chapelet de crimes abominables et gratuits, perpétrés par des tueurs aux mains propres et au sommeil lourd peuplé de jolis rêves de gloire, de réussite et de bonheur incroyable.

C'est pour toutes ces raisons – et j'ose espérer que vous le comprendrez – que je me définirais plus comme « médiateur professionnel » qu'assassin ou criminel, et j'utiliserais un terme technique plus approprié : intermédiaire. Un intermédiaire actif entre le commanditaire et la victime. Finalement nous le sommes tous un peu, à titre individuel ou collectif : je ne vous tiendrai pas ici conférence sur les crimes des Allemands vis-à-vis des Juifs, des Chinois avec les Tibétains, des Espagnols avec les Aztèques et les Incas, des Américains avec les Peaux-Rouges, des Australiens avec les Aborigènes, des Hutus avec les Tutsis du Rwanda. Je ne tergiverserai pas non plus sur les actes criminels de toutes les armées du monde, des industries polluantes, des politiciens magouilleurs et des financiers véreux qui décident, à coups de milliards, du sort de l'humanité, des jeux pervers des

toréadors dans leur ridicule petit costume moule-chose à paillettes, des coups de feu systématiques des chasseurs gras et soiffards, des abus et des crimes hypocrites des religions, et j'en passe. La liste me semble tellement interminable et non exhaustive qu'elle me fout la nausée.

Comme je vous disais précédemment, je m'appelle Jack et je suis tueur à gages.

Chapitre 2

*Quand on ne travaillera plus les lendemains
des jours de repos, la fatigue sera vaincue.*

Alphonse Allais

Bien trop tôt le matin.

Je m'étais pieuté il n'y avait pas une heure et relevé quasiment dans la foulée. C'est ce que j'appelle une « nuit flash » : tu ne dors pas ou peu, et le peu que tu pionces, ton sommeil est rempli d'horribles cauchemars à faire passer *Massacre à la tronçonneuse* pour un émouvant épisode des *Routes du paradis*. Et, croyez-moi, côté cauchemar, j'ai quelques bonnes réserves rangées dans la vidéothèque de mon subconscient.

Un rapide coup d'œil sur le cadran de ma Rolex m'indiqua l'heure : 6 h 17, presque 18. J'avais en bouche la désagréable sensation d'être embrumé dans les restes d'une nuit inachevée. Comment dire ? C'est un peu comme avoir la tête dans le cul, mais en bien pire. Et le

plus terrible, c'est que je ne suis, à proprement parler, pas vraiment du matin. Et en plus, je ne supporte pas de rester au lit à glandouiller végétativement les deux mains nouées derrière la nuque et les yeux braqués sur le plafond. Je définirais donc ces indécisions matinales comme légèrement compliquées.

L'unique raison qui me poussait à m'ankyloser mollement dans un troquet à l'aube découlait directement de mes obligations professionnelles : j'avais un contrat que je voulais boucler si possible dans la journée et en profiter pour faire le plein d'un Caddy chez Auchan. Ce qui est toujours pour moi une terrible épreuve que je repousse généralement jusqu'à ce que le frigo me crie : « Hé Jack ! J'te signale quand même que j'me fais chier à refroidir pour un vulgaire pack de lait périmé ! ».

Je sentais bien que ça allait être une journée chargée. Ce genre de journée qui ne vous laisse pas trente secondes pour brûler tranquillement votre Gauloise (sans filtre, s'il vous plaît). Ce qui ne me gêne nullement vu que je ne fume pas.

J'étais depuis une vingtaine de minutes dans un vieux bistro à l'inspiration anglaise fin XIX^e siècle du centre-ville, le postérieur solidement vissé à une petite chaise près de la vitre qui donnait sur la rue. Baignant dans une torpeur parfaitement glacée, j'avais déjà englouti trois express qui ne m'avaient pas réchauffé et je venais d'en commander un quatrième dans lequel je fondais plein d'espoir.

Mon cerveau semblait vouloir donner quelques signes d'éveil, mais rien d'évident. Je ramais tel un naufragé solitaire en pleine mer qui ne voit pas le bord du rivage. Beaucoup trop de sommeil en retard... Il allait être vraiment temps que je me plie à une sévère discipline. En gros, me pieuter tôt, plus souvent. Ce qui relève de la pure fiction : mes premiers bâillements ne se manifestent jamais avant les trois ou quatre heures du matin.

Mon regard se perdait évasivement en direction du dehors. Le jour tardait à pointer le bout de son nez, la rue était calme avec peu de circulation. Rien d'étonnant, avec cette fichue pluie qui plombait la ville depuis trois jours. Une bruine fine, constante et prégnante que n'envierait aucun marin sur le port de Brest à la mi-novembre, sans parler de la température digne d'un mois de janvier, sauf qu'on était fin avril. Le temps, lui aussi n'avait pas vraiment les yeux en face des trous. La sanction des matins difficiles s'affichait sur les visages blêmes des rares passants qui défilaient devant le carreau. De quoi se sentir moins seul et plus humain, ce qui me rassura un peu sur le moment... sur le moment seulement.

Le bruit du percolateur vint perturber le silence somnolent du petit bistro. Il était encore bien trop tôt pour les quelques clients légèrement vaseux qui enserraient leur tasse en respirant à plein nez, tels de parfaits junkies, les effluves de caféine.

En ouvrant le journal, je me fis la remarque que

les nouvelles du jour n'étaient pas plus glorieuses qu'à l'accoutumée ; les chiffres du chômage ne cessaient d'exploser, le FBI planchait activement sur l'attentat déjoué de Times Square, et la plate-forme Deepwater Horizon laissait s'écouler tranquillement plus de huit cent mille litres de pétrole par jour dans les eaux du golfe du Mexique. Eh ben quoi ? Tout n'allait pas si mal sur la terre et rien n'était finalement bien nouveau sous le soleil, pardon, sous la flotte.

Je me suis toujours demandé pourquoi l'on s'entête à ouvrir, dès le matin, ces torchons quotidiens qui ne cessent de nous balancer en pleine poire l'effondrement programmé de notre monde. Sans doute que cette dose de pessimisme journalier nous aide à faire passer en douceur le suppositoire des mauvaises petites surprises que l'on nous fourre profondément dans le cul à tout bout de champ, et ce, dès l'ouverture de nos paupières.

Comme à l'ordinaire, je parcourus en diagonale les différentes rubriques jusqu'aux faits divers où ma lecture devint plus attentive. C'est un vieux réflexe que de vérifier l'avancement de certaines affaires d'homicides non élucidés. Je mentirais si je vous disais que je ne ressens pas une petite satisfaction à lire que la police patauge dans ses investigations, qu'elle conclut à un suicide ou simplement classe une enquête. Connaître les dessous d'une affaire me donne une bonne longueur d'avance et me permet de juger de l'efficacité du travail accompli.

Je repliais très vite ce canard nauséux quand le serveur, un grand sec aux joues creuses, le cheveu rare à l'aspect synthétique et au regard gonflé de larges cernes bistrés – ce qui me laissa à penser intuitivement que le bougre devait passer ses nuits à rêvasser d'évasions ou de filles d'internet – déposa sur la table mon quatrième café. Il crut bon de préciser d'une voix préenregistrée et avec une haleine lourdement chargée et difficilement supportable :

– Ça va encore être une sale journée, ça, dites donc !

– Comment ?

– Z'avez vu c'qui nous dégringole sur l'paletot ?

Ça va encore être une sale journée !, radota-t-il, opinant du chef en direction de la rue.

Stupéfait par son sens aigu de l'observation et par la pertinence de sa remarque, je lui répondais d'un ton monocorde tout en jetant un morceau de sucre dans ma tasse :

– Si vous l'dites.

Le jour commençait à peine à entrouvrir un œil humide sur ce monde agité. Le ciel était bas, gris et chargé de stratocumulus gorgés de mauvaise humeur. Le temps ne semblait avoir aucune intention de distribuer sa dose de cortisol quotidienne pourtant si vitale pour le bien-être humain. Le bien-être, dis-je ? Quelle connerie ! Ce n'est plus qu'une illusion de vie, un souvenir d'antan ! Depuis l'invention des calmants, des antidépresseurs, des neuroleptiques, des anxiolytiques, de l'alcool, du tabac et du pétard, il n'y a plus besoin

d'autre intervention que celle de la chimie, qui s'acharne à embrumer le regard apathique des passants se pressant d'un pas incertain vers leurs occupations quotidiennes.

6 h 34 et 3 secondes.

La porte du bar s'ouvrit alors que j'absorbais cul sec le contenu de ma quatrième tasse. Mais, contrairement aux trois autres précédents cafés apportés par un serveur pas encore très frais – à moins que ce ne soit la machine à café qui, tout à coup, avait surchauffé –, le liquide qui pénétra dans le fond de ma gorge s'avéra très chaud, pardon, bouillant, terriblement bouillant. Je ferai l'impasse sur l'insupportable sensation de brûlure qui me donnait l'envie d'hurler ma mère en me catapultant de ma chaise en direction du plafond, pour me concentrer plutôt sur la situation qui me préoccupait.

Oh putain... Oh putain de merde !

Une jeune femme, la trentaine triste et pourtant étrangement radieuse, pénétra à l'intérieur du bistro, un téléphone cellulaire collé contre l'oreille. Elle referma son parapluie, le posa au sol à côté de la table et passa une main humide dans ses longs cheveux bouclés roux. La fraîcheur de son visage et le doux parfum qu'elle traînait derrière dénotaient largement avec la platitude désolante du lieu.

Elle semblait courroucée, presque colérique. Elle s'en prit à cette satanée pluie, à sa foutue bagnole qui refusait obstinément de démarrer, parlait d'une journée de merde à venir, qu'elle en avait vraiment ras-le-bol de tout et qu'elle aimerait bien tout

balancer pour fuir à l'autre bout de la terre. Puis elle mit fin à sa conversation et après quelques longues expirations, commanda un double café noir serré.

Quelques instants plus tard, le serveur déposa sa tasse sur la table.

– Ça va encore être une sale journée, dit-il.

– Excusez-moi ? demanda-t-elle, la tête ailleurs.

– Ça va encore être une sale journée de flotte, ça ma p'tite dame ! répéta-t-il dans un rabâchage ressemblant à s'y méprendre à de la vioquerie précoce.

– Heu oui, si vous le dites ! répondit-elle poliment en trifouillant nerveusement les touches de son portable. Il lui fallut quelques longues minutes pour retrouver un semblant de calme.

Elle aurait pu s'asseoir ailleurs qu'en face de moi !

Fichtre ! Elle était belle, très belle, avec des gros nibars par-dessus le marché. À moins qu'elle ne triche avec des push-up ? Depuis que les petits seins se déguisent en poitrines opulentes, on ne capte plus grand-chose. Un peu logique, me direz-vous : les petits seins ne font plus recette même chez les adolescentes dont les mamans, trop soucieuses de ne pas rater leur copinage mère-fille, les autorisent à passer par le bistouri de chirurgiens complaisants et peu regardants sur leurs quinze ans.

À bas les petits nichons ! Vous n'avez dorénavant plus votre place dans cette société où les *bricolos* de la mode nous préparent les tendances mammaires de demain ! Éveillons les phantasmes, c'est bon en temps

de crises... Le drame est que plus aucun indice ne nous laisse deviner ce qui se cache sous le pull des filles, et moi, je ne sais vraiment pas pourquoi je délire sur les nichons.

Elle ne ressemblait plus vraiment à la photo que j'avais en ma possession. Dans le métier, il existe une loi immuable : les cibles ne recherchent jamais la proximité des intermédiaires. Cela ne s'explique pas, c'est comme ça. C'est un peu comme des aimants : mes clients et moi sommes deux pôles diamétralement identiques qui naturellement se repoussent. Bon, à mon avis, il devait y avoir une couille dans le « champ magnétique », ou alors, c'est ma théorie qui ne tenait pas si tôt le matin. Que faisait-elle assise à moins d'un mètre de moi ? Ce n'était pourtant pas la place qui manquait !

Je cherche habituellement et dans la mesure du possible à éviter le regard de mes cibles, ce qui n'est pas toujours évident. Le regard est un bavard qui ne sait pas tenir sa langue. Il a cette fâcheuse tendance à faire mentir le reste des émotions et révéler le fond de notre pensée. Il est dangereux car il ne sait pas affabuler et en dit beaucoup plus qu'on ne le souhaiterait.

Cette fille était une pure beauté. Pas très grande, mais toute en proportion.

Putain de café !

Elle quitta sa parka humide qu'elle posa sur le dossier de sa chaise et se détendit enfin, enserra délicatement sa tasse à deux mains et jaugea la

température du liquide du bout des lèvres.

Moi, je plongeais, tel le coupable démasqué, la tête dans mon journal, la bouche en feu, la langue pendante et mon système nerveux me délivrant les premières alertes inquiétantes d'un excès de caféine.

« Quel temps ! »

Voici ce que je n'aurais jamais voulu entendre, dissimulé derrière mon canard.

Merde, merde et re-merde !

Le pire, et vous en conviendrez aisément, serait d'être vu en sa compagnie. Et même si personne ne semblait m'avoir remarqué, si ce n'est elle, je n'aimais vraiment pas la tournure que prenait la situation. Mais ce n'était certainement pas le moment de céder à la panique : si je tenais la pose suffisamment longtemps sans bouger le moindre petit doigt et sans ciller du regard, elle allait s'imaginer que je ne voulais pas être dérangé ou tout simplement que j'étais un mannequin de cire légèrement sourdingue. C'est sûr, elle n'allait pas insister. Je n'avais pas l'attitude du mec qui veut taper le bout de gras avec la première rousse venue si tôt le matin. Tout était donc sous contrôle, à part ma langue qui était à présent complètement anesthésiée par la douleur.

– Excusez-moi..., renchérit-elle dans ma direction, comme un besoin absolu de m'adresser la parole.

– Heu... Oui, le temps, c'est vraiment moche, dis-je en levant la tête au-dessus de mon journal, avec l'expression d'un enfant fautif.